

## **Résumé de Communication**

**Aurore Giacomel**

Quel est aujourd'hui le résultat du « progrès humain », entendu comme progression du niveau de confort (matériel) des individus afin qu'ils atteignent un état de quasi indépendance des aléas naturels ? A y regarder de près, la société globalisée n'organise-t-elle pas la totalité de la vie des individus en prenant part à l'ensemble et à chacun des aspects de son existence ? Jusqu'à organiser l'orientation des efforts et des émotions de l'être humain dans le « travail » ... et gérer le travail au sein d'organisations, elles-mêmes organisées en systèmes productifs, ou au moins performants. La vie de tout individu (ou presque) est ainsi orientée vers la participation au système global de création de richesse matérielle, se traduisant en un maillage planétaire d'appartenance à une multiplicité d'organisations organisant sa vie en société. La volonté managériale est de réduire les expressions et comportements humains inutiles pour la performance productive, au profit d'expressions et de comportements qui participent à l'effort productif. Cette part majoritaire, voire totalitaire, accordée aujourd'hui par les organisations à l'utilité du travail occulte la part accordée au sens que l'individu peut donner à son travail. Le fait que l'humain organise l'humain par le travail, à l'intérieur d'organisations, lui permet de réduire le désordre, l'incertitude, l'entropie...aurait-il peur de l'excès improductif de la nature ? C'est précisément cette vision utilitariste de l'organisation de la vie humaine par les êtres humains que dénonce Georges Bataille à travers la valorisation de la dépense « improductive ». En effet, la focalisation de la reconnaissance sociale sur les actions productives a conduit progressivement à une rationalisation généralisée des comportements. D'où les problématiques récurrentes en sciences de gestion sur la perte de sens au travail, le mal-être, la fuite des travailleurs, ou les comportements non éthiques au travail.

La part « maudite » de la communication au sens de Bataille (De March, 2016), qui désigne la communication par l'affect, semble être prise de nouveau en compte aujourd'hui, mais est-ce réellement le cas ? En effet, l'intensification des rythmes de travail, encouragée par les usages des outils numériques, engendre de façon généralisée une surcharge de travail pour les individus. Cette surcharge correspond à l'augmentation de la part de dépense productive au détriment de la dépense improductive (De March, 2016). Ainsi, les organisations, toujours dans une logique d'amélioration de la performance, à moyens humains constants voire réduits, font diversion en instaurant des éléments de satisfaction des collaborateurs, permettant ainsi de retenir et même de fidéliser leurs salariés, qui se sentent alors redevables pour ces attentions valorisantes. En réalité, les temps improductifs sont désormais planifiés par l'organisation pour un meilleur contrôle des temps productifs. Nous constatons d'ailleurs que, malgré les dispositions de valorisation du plaisir et du bien-être au travail, la courbe croissante des risques psychosociaux ne semble pas fléchir en France (Brunet, 2013).

L'acceptation de « la part maudite » de l'être humain (Bataille), voire de la « part maudite » de la condition humaine quant à sa nature éphémère et vulnérable, en transformant son aveuglement afin de comprendre sa nature vulnérable dans un monde incertain, au-delà de toute utilité, ne pourrait-elle pas mener à un réel progrès de l'humanité ? Pour Bataille, « l'au-delà de l'utilité est le domaine de la souveraineté » (Bataille VIII, p 248). Il s'agit pour l'auteur « de jouir du temps présent sans rien avoir en vue sinon ce temps présent [...] sensation miraculeuse de disposer librement du monde » (Bataille VIII, p 248). N'est-ce pas cela que recherche l'être humain lorsqu'il parle de liberté ?

Si l'on s'interroge sur ce qu'est le travail dans son « étant » et sur le pourquoi de ce questionnement – en passant donc par la démarche de la mise en question métaphysique (Donnet, 2020) –, celui-ci ne servirait-il pas aujourd'hui aux individus davantage à « se rassurer de vivre » plutôt qu'à s'assurer de vivre ? Que veut-on « organiser » ? Pourquoi et surtout *pour quoi* travaille-t-on ? Peut-on encore considérer la volonté de l'individu de s'extraire de ses contraintes naturelles comme un « progrès humain » ? Ou bien faudrait-il que l'être humain cherche une autre façon de progresser ? La question n'est donc pas tant de s'interroger sur le *pourquoi* du travail aujourd'hui ; les notions de division sociale (planétaire) du travail, ainsi que de possible mise en marché de tout ce qui peut être échangé, sont suffisantes pour y répondre. A notre sens, ce qui pose question est surtout le *pour quoi* l'être humain travaille-t-il ? Car, en effet, malgré de fortes critiques, la finalité du travail – et des organisations – visant l'objectif de progrès humain par la maîtrise de la nature, paraît intouchable. Or, ce paradigme sociétal techno-scientiste a déjà levé le voile de son illusion en atteignant ses limites. Nous chercherons ici à faire émerger les raisons de cet aveuglement volontaire de l'homme qui, ni collectivement, ni individuellement, ne semble (vouloir) voir l'absurdité de ce qui guide son action.

Le refus, par l'être humain, de l'acceptation de son incomplétude semble constituer l'obstacle majeur à la remise en cause de son modèle de vie utilitariste. Cependant, ce système dévoilant ses dernières limites contre-nature se trouve dans une impasse d'aveuglement, l'humain ayant épuisé toute possibilité d'existence de la métaphysique au sein de son système. La nature humaine exige aujourd'hui un ré-équilibre de l'utile et de l'improductif pour un progrès de l'humanité orienté vers la réappropriation de sa souveraineté.